

L'ANALYSE PASSE L'HYSTÉRIE

Blanche Jonathan

L'hystérie à l'origine de l'analyse: il y a déjà eu franchissement d'un pas - du donner à voir au donner à entendre - passage aussi, d'un lieu à un autre, du corps au langage.

D'être passée dans le discours, l'hystérie a fourni l'instrument de son approche : encore fallait-il la présence de l'analyste pour que ce passage ne soit pas compté pour rien... Mieux vaut dire de son image, car c'est à partir de la capture de son image - comme corrélât de l'investissement narcissique - que dans le transfert, va se jouer pour l'hystérique la question de son identité sexuelle.

Donc, l'analyse pas sans l'hystérie. L'homophonie faisant résonner le pas, il ne sera question, ici, que de celui que l'hystérique accomplit dans la cure avec l'analyste, *avec* au sens instrumental.

Pour Freud, ce pas fut une pierre d'achoppement. Donnée comme indépassable, la problématique phallique pose la question du terminable dans l'analyse. « Ce qui est pierre d'achoppement pour une théorie devient pierre angulaire pour la théorie suivante » ; Lacan, en effet, a dénoué le fil de la problématique phallique avec la théorisation de la désubjectivation narcissique : il lui a fallu pour cela établir la construction fondamentalement imaginaire du moi.

L'analyse passant l'hystérie

On pourrait entendre cet énoncé comme désignant très exactement ce temps de passage d'un mode d'appréhension de soi à un autre, d'une position subjective à une autre.

Les racines étymologiques ouvrent bien des perspectives. J'en ai trouvé une très évocatrice de ce passage, dans le sens biblique de la *Pâque*.

La *Pâque* vient du mot hébreu *pesah* qui a donné en grec *pascha*, *pasca*, qui signifie : « boiter, sauter par-dessus » et qui désigne tantôt la fête dans son ensemble, tantôt la victime mangée au cours du repas pascal.

Ce qu'il s'agit de célébrer de ce pas boiteux, c'est le passage de l'état de servitude à l'état de liberté des juifs d'Égypte sous la conduite de Moïse.

L'aliénation, Lacan la formule comme aliénation du désir au désir de l'Autre.

Qu'en est-il du désir de l'Autre pour l'hystérique ?

Qu'est-ce qui fait le fond de sa relation à l'Autre ?

Qu'est-ce qui se présente dans le transfert comme point de butée - donc de passage

Quels en sont les ressorts, enfin ?

C'est sur ce plan de la captation imaginaire du désir, que se situe ma réflexion.

Je m'appuierai sur deux études: l'une sur *le désir de l'Hystérique* de Nicolle Kress-Rosen, l'autre s'intitulant *le désair* de Guy Le Gaufey.

Pour Nicolle Kress-Rosen, c'est par malentendu que l'on formule les choses en termes de désir en ce qui concerne l'hystérique. Ce qu'elle veut, ce n'est pas le désir mais l'amour de l'Autre. L'Hystérique n'aime pas comme un homme aime une femme, elle ne le désire pas comme un objet : « elle ne peut qu'aimer la femme qui se profile derrière tous ses attachements masculins, le père y compris ».

Cette Autre, Nicolle Kress-Rosen l'identifie comme étant la mère pré-œdipienne elle prend son relief de l'aveuglement de Freud à son endroit dans ses cures; l'effacement de la mère y est patent et conforme au désir de Freud de démontrer l'attirance naturelle et croisée des sexes dans la famille ainsi que la prédominance du père dans l'Œdipe. Or, ce qui noue l'hystérie au féminin, c'est ce rapport à l'Autre en tant que femme, car il conduit l'hystérique à refuser le désir de l'homme pour en offrir le sacrifice à cette Autre devant laquelle elle s'efface.

L'Amour courtois donne le modèle de ce type de rapport du sexe à l'amour: comme le chevalier pour sa Dame, l'hystérique aime d'un amour idéal ; ce qui le guide dans cette voie, c'est de montrer l'impossible du rapport sexuel. Alors, plutôt que de parler de la position masculine de l'hystérique, mieux vaut dire que le chevalier est dans une posture hystérique par rapport à la Dame.

La clinique, en effet, va dans ce sens : le désistement au profit d'une autre est le maître mot de la vie amoureuse de l'hystérique. En témoigne la régularité compulsive avec laquelle intervient le scénario à trois dans la relation hétérosexuelle : il y a toujours une autre femme dans l'ombre de son partenaire. « Peut-être parce que c'est impossible - disait une analysante - et que c'est interdit ».

Ce scénario à trois était mis en place pour Dora mais aussi pour sa mère qui s'accommodait très bien du peu de cas qu'on faisait d'elle.

Et de fait, la relation d'amour pour l'Autre, ce sera aussi une demande d'amour. L'hystérique veut *être aimée*. Ce qui implique qu'elle s'offrira à l'Autre sous toutes les formes que peut prendre l'objet aussi bien l'objet brillant propre à susciter le désir, que l'objet déchu, l'ordure que l'on jette.

La thèse de Nicolle Kress-Rosen est que l'hystérie peut se concevoir « comme une prolifération pathologique de la position féminine. »

Cependant, dit-elle : « l'amour pour la mère pré-œdipienne, c'est ce qui se double de la haine la plus folle et la plus mortifère ».

Cette haine apparaît sous forme de rêve d'angoisse chez Dora, ce qui échappe totalement à Freud : la figure de la mère y est étroitement liée à la mort.

Ce qui n'échappe pas à Freud, c'est qu'il y a dans ce rêve une hostilité manifeste à l'égard du père. C'est «un désir de vengeance» de la part de Dora, dit-il, son désir était de se venger de lui, si elle n'arrivait pas à le décider à quitter Mme K.

Il y a lieu de s'interroger ici sur ce qu'il faut entendre, quand Freud parle de tendances hostiles, d'ambivalence amour-haine, de pulsions agressives couplées aux pulsions érotiques. C'est à cette série-là qu'il se réfère, quand il attribue ce désir de vengeance à Dora: un désir pris dans une problématique œdipienne.

Or, la lecture qu'en fait Nicolle Kress-Rosen, en se plaçant dans une perspective préœdipienne, me paraît féconde en ceci qu'elle permet de reconnaître la spécificité de ce

processus important dans la clinique du transfert de l'hystérique, en l'isolant comme moment de bascule (et non ambivalence) de l'amour à la haine.

Cliniquement, cette référence au rapport pré-œdipien à la mère ne va pas, en effet, sans qu'émerge l'angoisse. Plus précisément, quand d'être approchée assez, à la faveur de la levée d'un refoulement, se dessine la réalité de la jouissance sexuelle de la mère, la liaison à la mort s'exprime de façon saisissante dans ces rêves que je qualifierai de pure angoisse où l'image elle-même fait défaut. Le contenu en est innommable. Seul persiste le sentiment d'une présence énigmatique, sans visage humain : une ombre se tient là, muette, près du sujet. L'Angoisse croit à proportion des efforts désespérés et vains que le sujet s'évertue à tenter pour assigner un lieu, une place, une identité à la chose qui, elle, sait à l'évidence où le localiser.

Angoisse, impuissance, terreur, panique, l'énoncé qui clôt l'évocation du rêve est celui-ci : « il faut que je me réveille ; je ne peux pas ouvrir les yeux ».

À l'hystérique, la prise en compte de la jouissance sexuelle de la mère est interdite et si, à force de détours discursifs, il arrive qu'on ne puisse plus douter de sa réalité, à l'énoncé : « Je crois que je l'ai toujours su », s'associe immédiatement en séance l'évocation de ces rêves d'angoisse dont il n'a jamais été question auparavant et qui, pourtant, sont signalés pour leur répétitivité.

Ce que ces rêves disent, c'est précisément que rien ne peut s'y représenter. Ce qu'ils désignent, c'est le défaut lui-même de toute représentation à ce qui constitue pourtant l'essence du danger mortel et imparable.

Cette qualité si particulière de non représentativité radicale liée non à l'évocation de la mère, mais au possible de sa jouissance sexuelle - ce que l'hystérique ne peut admettre - il m'a semblé que Guy Le Gaufey dans son travail sur le désair donne des éléments pour mieux en saisir l'origine dans ce qu'il isole comme la fonction du spéculaire.

L'image spéculaire joue comme un rasoir qui trancherait entre le monde - ce dont il est possible de se donner des représentations - et l'immonde ce qui échappe à la représentation, à l'investissement narcissique, à l'amour.

L'image spéculaire, c'est ce que vise l'agressivité comme la haine ; mais elles ne peuvent se confondre : tandis que l'agressivité atteint cette image, la haine la rate à tous les coups, s'il est vrai qu'elle vise en elle, non l'image, mais son défaut constitutif.

Et c'est vrai que, dans le temps de la cure, les deux ne peuvent se confondre.

Cliniquement, l'agressivité se représente souvent dans les rêves comme l'expression de l'amour. Ainsi, un fragment d'analyse où l'analysante se plaint de la gêne insupportable que lui procure la trop grande distance géographique entre sa ville de résidence et la ville où se trouve le cabinet de l'analyste. Toute une série de rêves se développe dans le même temps, répétitivement autour du thème du meurtre d'une femme qu'elle accomplit de préférence en la poussant hors de son auto, par la portière la production d'images serait plutôt surabondante, on le voit, et rien n'empêche la chaîne des signifiants d'y trouver support pour la mise en scène du désir. S'y dénonce aussi la mobilisation de l'investissement libidinal à l'adresse de la personne de l'analyste (la portière) et c'est même pour cela, pourrait-on dire, que la présence est nécessitée, pour que des images à son image se présentent dans les rêves, à l'occasion, et que cela puisse se dire.

« L'image spéculaire a une face de défense, c'est un barrage contre le pacifique de l'amour maternel ».

Ainsi, l'image en tant que telle de la personne de l'analyste a une fonction facilitatrice

du discours de la cure... jusqu'à un certain point.

Jusqu'au point où se rencontre l'autre face. Guy Le Gaufey l'illustre en s'appuyant sur un texte du Même siècle de Richard de Saint-Victor. Il y est traité de la différence de l'amour pour Dieu et de l'amour pour un humain, «pour un semblable particularisé », dit-il. Je ne peux que vous renvoyer à cette étude où il apparaît que « c'est parce que sur cet amour de Dieu, celui qui s'y engage ne rencontre aucune image à laquelle s'arrêter que l'intensité progressive de son amour n'enclenche, à aucun moment la problématique de la haine

L'analyste commun n'est pas Dieu. Il présente répétitive ment la même tête - qu'il s'en accommode ou pas - les mêmes tics, la même façon d'entrer dans le protocole de la séance ; bref, de multiples occasions de s'en faire l'image d'un moi-idéal, tel que le mettent en jeu le dispositif de la cure et la dialectique imaginaire du moi.

Peut-être pouvons-nous voir là une autre fonction de l'image spéculaire qui est de produire de la haine, chaque fois qu'un progrès de la cure met en question l'identification imaginaire du sujet. « Il y a de la haine, dit Guy Le Gaufey, quand il y a de l'amour qui s'adresse, qui passe par une image, du spéculaire... et, dans la mesure où la haine pourrait se définir comme un investissement libidinal qui n'arrive pas à s'investir dans le spéculaire ».

On évalue mieux en quoi il est important que l'analyse de la relation à l'Autre chez l'hystérique se fasse en termes d'amour : passer à cote de l'amour serait passer à cote de la haine, qui est au cour de sa problématique.

Ce reste de « libido en rade » ne trouve son issue qu'à œuvrer en silence, puisqu'elle est hors d'atteinte de l'emprise narcissique. Échappant à toute représentation, elle s'épuisera à dessiner en creux le manque même de la représentation, l'objet manquant. Ce qui confère sans doute à la pulsion son statut d'altérité radicale, d'hétérogénéité irréductible en même temps que s'inverse la valeur de l'objet du désir - de l'amour à la haine - quand cet objet s'avère défailant à soutenir la dialectique imaginaire de l'amour.

Dans le temps de la cure, la dérivation de la haine est une des conditions de la persistance de l'illusion subjective et, dans cette mesure, elle laisse le temps pour comprendre.

Cependant, la haine affleure sous forme d'irruption de l'angoisse, de rêves d'angoisse traduisant le travail souterrain et muet de la pulsion de mort.

Contrairement à l'agressivité, la haine ne peut se mettre en scène, sinon à représenter le manque même de mise en scène. Elle ne peut se dire donc. Faut-il l'ignorer ?

C'est une chose entendue que l'angoisse accompagne l'émergence de ce qu'on appelle « les moments féconds » ils sont féconds en ceci qu'ils témoignent de l'appréhension de l'être, angoissants en tant qu'ils font surgir la dimension mortelle dont le sexe est porteur.

Faut-il pour autant laisser s'installer l'angoisse ?

Nicolle Kress-Rosen mentionne les liens probables que le rapport d'amour à la mère pré-œdipienne entretient avec la paranoïa, perceptibles quand la survenue d'éléments persécutifs dans la cure de l'hystérique fait courir le risque d'une rupture angoissée de l'analyse.

Ne pas reconnaître la haine pourrait conduire, me semble-t-il, sur la voie de donner corps au désir, si l'on se rappelle ce que Lacan dit de la bascule perpétuelle qui s'opère du désir à la forme et de la forme au désir. La tentation de la paranoïa pourrait bien se présenter comme solution de l'impasse ou l'on se trouve, à ne pas donner de la voix. Il y suffirait d'une intervention peut-être, qui puisse, chez l'analyste, donner l'indication d'un désir... pour que le

désir s'y précipite, croyant y trouver une émanation de son moi.

Plusieurs tours sont nécessaires dans le temps du transfert, pour que s'effectue la réalisation de l'Être; mais c'est certainement en fin de cure que la bascule décisive de l'amour à la haine se produit.

Elle constitue très exactement à mon sens le point de butée de la problématique phallique. Son affrontement est le risque à courir en ce moment déroutant de désarroi sur lequel s'ouvre la désobjectivation narcissique. Son affrontement ou, au moins, sa prise en compte dans le transfert, car l'enjeu en cause pour l'hystérique dans l'acceptation de la castration de la mère (sa jouissance sexuelle) est la désaliénation de son désir et la réalisation de son Être.

L'analyse passant l'hystérie : on pourrait s'en tenir à ceci que les liens particulièrement étroits qui rattachent l'hystérie à la mère de la période pré-œdipienne constituent pour la femme un bouclage spécifique, en tant qu'ils la maintiennent dans une relation d'amour originelle à l'Autre du même sexe.

Aussi, au terme de cette réflexion, il me paraît que, bien plus que celle de son identité sexuelle, la question de l'hystérie est celle du sexe noué à la question de l'être peut-être faut-il voir là, la raison de sa proximité déconcertante avec la psychose.

Il y a une autre voie de la réalisation de l'être dit Lacan, c'est l'amour comme pacte, comme engagement; c'est un amour différent de l'amour passion subi dans la contrainte de l'énamoration narcissique... Mais c'est là la fonction dévolue à l'interprétation, d'en autoriser l'accès.